

## LA POÉSIE LUMINEUSE D'ODILE CARADEC<sup>1</sup>

J'ai bien apprécié ce merveilleux livre de poésie d'une poétesse « nonagénaire, tout à fait unique » comme l'indique le rabat de la quatrième de couverture. Ce recueil bilingue présente la version allemande en premier alors que le titre en français est donné en premier. Je ne peux donner aucun avis sur l'adaptation en allemand, mais je peux dire que les superbes illustrations en couleurs de Claudine Goux me plaisent beaucoup car ils reproduisent en échos les thématiques essentielles des poèmes. L'ensemble constitue un très beau livre de poésie profonde et subtile dans la simplicité de l'expression quotidienne. Une langue courante fluide et concrète qui évite les mots recherchés ou érudits. Le livre est une sorte d'anthologie représentant une sélection de poèmes pris de cinq recueils, parfois épuisés, publiés de 1996 à 2009, et ce avec « *l'aimable autorisation de leurs éditeurs* ».

Il est évident que je ne peux rendre compte de ces 109 poèmes en 6 sections d'une manière exhaustive dans le cadre d'un bref article. Mais je tiens à signaler les thématiques dominantes tout en citant quelques vers pour illustrer mes propos. La première section débute avec cette exergue : « *Venu tout nu au monde / avec un petit derrière parfait / on en repart sans le sou / et sans clé / comme un archange* ». Puis suit un très beau dessin d'enfant / fœtus au regard clair et fixé sur ses mains en forme de figures humaines. Le tout flottant dans une sorte de cosmos en cercles concentriques aux différentes tonalités de jaune, du citron jusqu'au marron foncé. Dessin ravissant qui initie le recueil et lui donne une mise en appétit de lecture.

I. La première section intitulée ***Ciel, mon cerveau*** contient 17 poèmes dont la thématique tourne autour du regard prenant conscience de son Moi poétique, de son environnement, du temps de l'écriture. Tout ceci dans la minutie et subtilité du détail explorant l'être du

---

<sup>1</sup> Odile Caradec, *Le Ciel, Le Cœur / Der Himmel, Das Herz*, Adaptation en allemand de Rüdiger Fischer et Illustrations : Claudine Goux, Editions Odile Verlag, Bad Oldesloe, 268 pp.

poète et son intimité profonde qui déclare : « *Mon âme se met à faire des cavalcades dans mes os* » (23). Il s'agit aussi de passer de merveilleux moments à méditer dans le lit (25) ou de « *plonger dans le jus d'or des fruits* » (29). Du talent à capter ces instants lumineux grouillant de bons sens et de points de vue clairvoyants sur les êtres, les choses et le monde ! Sagesse qui se dégage même de la contemplation d'une lampe de chevet. Et toujours surgissant, la tentation d'écrire des poèmes que l'auteure tient vite à « *jeter sur le papier* »(37). Ainsi elle conclut cette première partie : « *Alors les poèmes s'en viennent à vitesse de lumière / et la patience a tout juste le temps de les happer* »(41).

**II. La Poésie au Crépuscule** initie cette deuxième section par cet exergue si percutant qu'il n'en finit pas d'étonner : « *J'ai retenu pas à pas la merveilleuse poitrine du silence* » (49). Belle combinaison du corporel concret et de la béance métaphorique du silence, apte à susciter l'écrit ! Dans ces 22 poèmes assez courts, la poétesse traite, d'une manière originale et fine, de la création poétique. Et quelle performance époustouflante d'un art poétique personnel ! L'auteure combine, très habilement, subtilité de sentiments et concrétude d'expression, tout en étant éveillée et en attente du surgissement translucide du poème lors des temps propices du crépuscule. Consciente de tout ce qui se passe en elle et autour d'elle, elle capte, dans l'intermittence, le souffle même du poème. Son monde intérieur est représenté sous forme de kaléidoscope comme celui qu'elle peint de l'univers. Et c'est toujours la musique et les couleurs chatoyantes qui orchestrent sa poésie spéciale dans son déploiement lexical et stylistique.

Parfois ses poèmes sont titrés avec une justesse inouïe et parfois ils prennent pour titre le premier vers. Cependant la chute est souvent saisissante par sa vérité telle dans son poème, *Indélébile* : « *Un poème glissé sous la terre / peut faire beaucoup de bruit* » (59). Consciente de la vitalité du poème, de ses enjeux et de ses risques, elle affirme : « *Rares sont les poèmes qui tiennent debout* »(61). Son langage se fait image qui ne laisse aucun lecteur indifférent ! Clair est son souhait mallarméen du livre absolu car, dit-elle :

« *Écrire enfin un poème essentiel / qui tournera comme pomme au soleil* » (65).

Dans son poème *La Fugue*, elle écrit : « *Il y a des cétoines dans plus d'un poème* » (67).

Rarement elle utilise un mot inusité ! Ce qui a éveillé ma curiosité. *Cétoine* réfère à un insecte vert / or qui se nourrit de fleurs, et en particulier de roses, sur lesquelles il vit ; ainsi le reste de la strophe devient compréhensible. Et elle précise les tonalités car

lorsqu'il y a manque, le poète n'a de choix que d'émigrer dans la langue « *vert et or* » de la poésie. Ainsi le cœur continue à battre, d'où la nécessité du poème. Ce qui rejoint ma notion de « poésie fonctionnelle », lancée voilà bien des années. Je peux dire à présent que nous partageons des affinités certaines puisque pour elle comme pour moi, la poésie est absolument fondamentale à la connaissance de soi et de l'autre, ainsi qu'à pénétrer « *les secrets du monde* » (69).

Odile Caradec se penche souvent sur les arcanes du phénomène écriture : « *Le poème à écrire se déplace sur la page* » (73), ce qui rappelle ma notion « d'écriture migratoire ». Chez elle, comme chez moi, la poésie est souvent teintée d'humour, d'ironie, de remise en question et de critique de soi. Autrement dit, ne pas se prendre au sérieux tout en croyant au sérieux du poème à tendance globalisante. C'est la « *musique du silence* » qui lui permet d'étendre ses ailes créatrices la préparant à ses envolées lumineuses planétaires. Ainsi travaillée par la poésie, elle se définit comme « *une ouvrière du clair de lune* » (95) pour qu'en pleine clarté, elle « *débarque dans la douceur* » (91) veloutée du poème.

Dans cette partie, deux dessins, l'un près de la fin et l'autre en guise de conclusion. Le premier représente un adulte et un enfant dont les corps sont peints en une sorte de calligraphie chinoise et sur leurs têtes voguent des ballons marron. Ce ne sont pas des nuages, mais des bulles d'inspirations dans un univers ensoleillé. Le dernier représente une dame (reine du poème ?) assise sur un trône original, habillée en trois couleurs, regardant devant elle et ayant la main sur le front en guise de méditation. Le fonds du tableau est en couleurs vives rouge, blanc et bleu qui prend la forme d'une fusée... Vraiment saisissant !

**III. Clair Miroir du Cœur, Reflet infini** contient 14 poèmes tous débutant avec un exergue en vers empruntés du livre de François Chang, *L'écriture poétique chinoise, suivi d'une anthologie des poèmes des T'ang* (Seuil, Paris 1977), datant du VIIe au Xe siècle. C'est la première fois que l'on apprend d'où sont tirés ces exergues en italique. Pour le premier poème de cette section, la poétesse a choisi ce vers de Li Shang-Yin, « *Chant de la nuit, échos glacés dans la fraîcheur lunaire* » (101). Justement, il est question ici de clarté lumineuse de la conscience, luminosité extirpée des ténèbres de la nuit. Cette idée, qui semble paradoxale, correspond parfaitement à la pensée de Paul DeMan, grand

critique belgo / américain exposée dans son livre *Blindness and Insight*. Ainsi, dit-il, lorsqu'on est aveugle que l'on voit le plus afin d'arriver à des aperçus les plus lumineux. Le poème d'Odile Caradec débute ainsi : « *C'est en profonde nuit / qu'on y voit le plus clair dans les poèmes* » (101). Et par extension, le poème se termine par les bienfaits que suscite la poésie, à savoir : éclairer « *les êtres cadennassés* ». La nature, les oiseaux et autre forsythias, amandiers... les diverses parties du corps humain... participent à la vitalité parlante, pour ne pas dire vrombissante du poème. Certains mots, tels « *le mot-œil... le mot-phénix...le mot-vent...* » (105), permettent au poème de respirer l'oxygène et même de l'envelopper de son *manteau royal* afin de s'envoler « *comme fusée interminable* » (107). J'ai noté que cette poétesse utilise souvent le mot *âme*. Je me suis demandé pourquoi cette répétition fréquente ? Pour moi, ce mot reste vague à tel point qu'il ne dit plus rien, tellement il est employé à toutes les sauces. Mais dans le poème *Automne* (111), Caradec place la signification de ce vocable dans le cœur (mot concret et symbole de sentiments humains). Et voilà qu'au poème suivant, *Bruyères et Brumes*, elle cite en exergue Tu Fu :

*L'âme est-elle vraiment vivante ?*

*Si longue la nuit pleine de périls... (113).*

Le propre poème d'Odile Caradec finit ainsi :

*Âme ou cerveau ? Bestiole ou gourmandise ?*

*Que jamais jamais personne ne domestiquera*

Il est clair que la poétesse place ici l'âme dans l'esprit, avec une note amusante / incongrue, régissant la vie par les sentiments et les pensées. C'est ce que ne contient pas le mot *âme* qui reste vague, insaisissable... Ainsi l'arbre de la vie devient, sous sa plume, « *sauterelle magique !* » (117).

Dans cette Section, les thèmes de la lumière et de l'ombre, du jour et de la nuit, de la blancheur de la page et l'effervescence de la main qui écrit, de la réalité concrète et des rêves, de l'été et de l'hiver, du soleil et de la pluie... sont récurrents. Ils cascadenent en pente douce dans cette poésie rayonnante.

Deux dessins de Claudine Goux y sont inclus : l'un représente une femme qui ressemble aux autres dans ce livre, mais celle marche sur une sorte de tapis / vagues rouge sang à

deux tonalités. Face aux maisons stylisées qui l'entourent et qui l'observent. Cette femme porte dans ses bras un livre ouvert qu'elle lit. Le deuxième dessin offre un visage féminin de grande taille qui vous fixe du regard, vous lecteurs ou lectrices. Ce beau visage occupe la plus grande partie de l'espace dans le contexte où il est placé avec pour arrière-fond trois arbres et deux cactus, de la verdure et le bleu de la mer et du ciel. Très beaux dessins d'art brut ou hors norme aux couleurs chaudes et rayonnantes de l'affection.

**IV. Paysage Elliptique** est composé de 14 poèmes courts sans le moindre vers en exergue. Cette section débute par le thème de la vieillesse qui rapetisse et amoindrit l'être humain. Là, la poétesse définit le monde comme une « *poupée gigogne* » et « *la vie, un trait entre deux dates* » (135). Puis suivent les paysages naturels avec ses arbres, oliviers, fleurs, forêts... tout en conseillant aux poètes et aux lecteurs d'avoir confiance en la « *dynamique des mots* » (137) pour en rendre compte et y vivre. Ainsi « *Les oliviers qui sont si beaux couvrent le sang des hommes* » (139). En réalité, pour cette poétesse, tout geste, même le plus fugace, au contact avec la nature ou les paysages, est intériorisé par l'être qui s'en nourrit et le vivifie. Et donc ces rapports l'influencent dans ses humeurs, son tempérament, ses pensées, ses actions... C'est ainsi qu' « *En transparence on voit trembler le monde* » (141).

Ici l'accent est mis sur la nuit, l'hiver, les mauvaises saisons qui dégagent, elles aussi, leurs propres odeurs s'infiltrant dans les narines pour irriguer tout le corps. De cette façon, comme elle le dit dans une de ses chutes, « *La terre entière est dans mes points* » (147). Merveilleuse, la métamorphose des choses et des objets en plantes comme l'indique ces vers : « *Et puis j'effleure mon volant / comme si j'avais des palmes* » (149). Il en est de même pour le poème *Vivre face à la nuit* où l'auteure nous incite à s'emparer du « *chatolement des feuilles / et nous aurons un feu interne pour traverser l'hiver* » (157).

En fin de compte, la nature se fabrique elle-même par son propre cycle et pour cette raison, il nous faut l'écouter ou mieux écouter cet inaudible de la croissance naturelle. Une musique spéciale harmonise cette transformation naturelle, « *Le sang captif s'évade / la lune s'arrondit / un violon dans la nuit* » (163).

Le dessin au centre de cette section représente la même femme rapetissée et habillée de couleurs sombres. Elle marche dans un paysage hivernal aux arbres dénudés et aux feuilles mortes, tels yeux ouverts marron, qui tombent entourant tout le corps de cette femme du troisième âge. Le bleu des vagues agitées de la mer sont là alors qu'au fond la couleur verte de l'herbe est amoindrie.

Le dessin final montre un vieux bonhomme regardant une fillette marchant devant lui, comme si la jeunesse le quittait pour s'enfuir loin de sa vieillesse. Ces deux figures sont dessinées en traits de pinceaux noirs tels calame ou calligraphie chinoise. Le tout est saisissant sur fond bleu clair barbouillé / brumeux offert à l'avenir !

**V. Neige, Peau lumineuse du Silence** englobe 21 poèmes un peu plus longs que les précédents mais, à mon avis, un peu moins percutants ! La poétesse se love encore une fois dans les froidures de l'hiver et surtout dans le givre et la neige par un acte de « *foi très candide* » (195). Ainsi le gel et la vie hivernale lui permettent d'évoquer des zones de silence l'incitant à la fidélité de l'écriture poétique. Tout l'environnement et surtout la ville sont transfigurés par la neige considérée ici comme « *une balle inespérée* » (179). La neige du dehors se répercute sur l'intérieur du Moi poétique, ce qui relie cette poétesse « *au fil d'or du poème / un hymne à la folle douceur / des neiges, des plumes, des pétales / un hymne à tout ce qui prend force dans le vent* » (181). On voit très bien par cette citation à quel point la neige lui est indispensable car comme elle le dit si bien « *Les poèmes écrits les jours de neige / claquent comme des coups de feu* » (181). Par contre, paradoxalement les effets de la pluie sont désastreux.

A la fin de cette section, Odile Caradec se livre, grâce à la neige, à des épanchements autobiographiques, et en particulier à faire revivre les souvenirs de sa petite enfance lorsqu'elle voyait la neige tomber sur Brest. Mais actuellement, elle se pose les questions suivantes : Saura-t-elle « *prendre la fuite de l'hiver ?* », saura-elle « *transformer en joie cette chute livide ?* » (201). Et elle retrouve une patrie dans sa chambre peuplée de deux poètes : Rimbaud, et Saint-Pol-Roux pendant qu'elle s'ensevelit « *dans la tempête de l'hiver* » (205).

Pour le dessin qui conclut cette section, Claudine Goux s'inspire du dernier poème intitulé : *En Décembre, les violoncelles* (205). Ce très beau dessin servira de couverture

qui représente un violoncelle en différentes couleurs marron où l'on devine, en plus de l'archet, des cordes... la forme stylisée d'une faucille, et d'un croissant de lune sombre. Devant cet instrument de musique, un très gros trait rouge un tant soit peu phallique mais au dire de l'artiste, avec laquelle j'ai parlé au moment même où je traitais de cette peinture (curieux hasard !) : « *Non, c'est un simple coup de pinceau à la chinoise, mais qui peut être pris pour une cassure du violoncelle.* »

**VI. Une Rose, l'Infini s'empare du Train** offre 18 poèmes tournant autour de la vie quotidienne de l'auteure dans ses rapports avec les êtres et les choses ainsi que des phénomènes de lecture, d'écriture... et toujours les préoccupations du Poème dans tous ses états et en lien d'observation ou d'inspiration. Cette section commence avec *Le jeune homme à la rose* qui traite du silence des gens qui lisent dans un train. La poétesse imagine ces voyageurs en train de vivre ou de « *brouter* » des poèmes dans le silence de leur lecture. Or il y a un jeune homme qui n'a pour bagage qu'une seule rose qu'il continue à palper. La strophe finale nous livre cette fabuleuse image :

*Une rose, l'infini s'empare du train  
Nous n'entrerons jamais en gare, Ô funambule  
Nous sommes dans la fusée intersidérale  
qui apporte des roses aux étoiles* (221).

Puis Odile Caradec établit un parallèle entre la poésie et le dentier qu'on lui prépare. C'est ainsi qu'elle conclut : « *Un poème sans toutes ses dents est un poème bancal* », mais comme nous sommes tous mortels, « *...toutes dents sont provisoires* » (223).

D'autre part, elle compare les vaches dans un pré aux archanges et pose aux Grands et Puissants de ce monde cette question lancinante si humoristique : « *...avez-vous jamais regardé une vache dans les yeux ?* » (229). Et quand l'auteure se tourne vers les membres de sa famille, elle compare sa fille aînée à Memling et sa cadette à un Rubens. Quant à elle, elle n'est qu'un « *petit crabe vermeil* » qui s'étonne de voir sortir d'elle « *ces femmes immenses / pleines d'oxygènes et de beau sang doré* » (233). Puis elle revient au thème de la vieillesse et du ciel évoquant « *Les deux vieux que j'aime le plus au monde* » qu'elle a installés pour toujours dans son cœur. La chute du poème les décrit de cette façon ingénieuse :

*Ce sont les jardiniers de ma mémoire*

*Les douceurs de mon âge en mal d'amour* (235)

Dans le poème *Les Pommes de terre féeriques*, elle se prend pour une *patate*, juste pour l'amour de devenir complètement terrienne quand elle sera mise en terre. En réalité, c'est sa compréhension profonde de la terre et sa façon de s'exprimer à ce sujet qui la rendent attachante. Dans un autre poème, elle nous décrit son observation d'une postière dans sa ville de Toulouse où à la Place du Capitole, elle emporte « ... à jamais l'image d'une postière du Grand Soleil de Dieu » (249). Dans le poème *La Terre*, elle s'identifie à « une sole sur un plat d'or / la ménagère me met au four / il n'y a pas de risque, les étoiles / ont pris le relais de mes yeux » (251). Dans cette belle scène imaginative, elle se voit en jeune folle, cachant son sexe devenu astre, « Un cavalier d'Apocalypse / un cyclone de mers chaudes / son sexe, Ô voix lactée ! » (251). Dans le poème final, elle revient aux deux thèmes principaux du livre, *Le Ciel, le Cœur*. Et c'est dans sa coccinelle qu'elle monte au ciel défiant les policiers (le pouvoir) et déniait les feuilles mortes (la mort naturelle) pour conclure sa vision optimiste et joyeuse du monde. Ce qui la rend immortelle dans sa façon d'éclairer ses lecteurs / lectrices et de les caresser dans le bon sens du poil ! Et par ces temps de crises et de foyers de guerre qui courent, il faut dire que nous avons tellement besoin d'une pareille note poétique joyeuse et positive pour chasser un tant soit peu le pessimisme ambiant et nous ensoleiller le cœur de musique poético-ludique.